

Les religions du monde romain

VIII^e s. av. J.-C.-VIII^e s. apr. J.-C.

Du même auteur (sélection)

Les proviseurs de lycée au XIX^e siècle (1802-1914), Presses universitaires du Septentrion, 2021.

Le système éducatif et ses enjeux, Ellipses, 2021.

La dissertation en histoire, Ellipses, 2020.

L'épreuve d'histoire. Concours commun des IEP, Armand Colin, 2020.

Histoire, géographie, géopolitique et sciences politiques, classe de Terminale, Ellipses, 2020.

Petit atlas historique de l'Antiquité romaine, Armand Colin, 2019 (avec Éric Teyssier).

Le monde romain, VIII^e siècle av. J.-C.-VI^e siècle apr. J.-C., Armand Colin, 2017.

Histoire de la France au XIX^e et au XX^e siècle, Ellipses, 2016.

Le monde romain, 70 av. J.-C.-73 apr. J.-C., Dunod, 2014.

Géographie de la France, Ellipses, 2013 (2^e éd. 2020).

Directeur d'ouvrage

L'Empire colonial français en Afrique de la conférence de Berlin aux accords d'Évian (1884-1962), Ellipses, 2022.

Les sociétés africaines et le monde : une histoire connectée (1900-1980), Ellipses, 2022.

Populations, peuplement et territoires en France, Ellipses, 2021.

Histoire, géographie, géopolitique. Classes préparatoires ECG – 2^e année, Dunod, 2021.

Histoire, géographie, géopolitique. Classes préparatoires ECG – 1^{re} année, Dunod, 2020.

YANNICK CLAVÉ

Les religions du monde romain

VIII^e s. av. J.-C.-VIII^e s. apr. J.-C.

ARMAND COLIN

Collection U

Histoire

Illustration de couverture : Culte d'Isis, 1^{er} apr. J.-C., Herculanium,
Musée archéologique de Naples © AKG-images
Cartographie : Philippe Paraire

Mise en page : Belle Page

Le pictogramme qui figure ci-contre mérite une explication. Son objet est d'alerter le lecteur sur la menace que représente pour l'avenir de l'écrit, particulièrement dans le domaine de l'édition technique et universitaire, le développement massif du photocopillage.

Le Code de la propriété intellectuelle du 1^{er} juillet 1992 interdit en effet expressément la photocopie à usage collectif sans autorisation des ayants droit. Or, cette pratique s'est généralisée dans les établissements

d'enseignement supérieur, provoquant une baisse brutale des achats de livres et de revues, au point que la possibilité même pour

les auteurs de créer des œuvres nouvelles et de les faire éditer correctement est aujourd'hui menacée.

Nous rappelons donc que toute reproduction, partielle ou totale, de la présente publication est interdite sans autorisation de l'auteur, de son éditeur ou du Centre français d'exploitation du

droit de copie (CFC, 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris).



© Armand Colin, 2023
Armand Colin est une marque de
Dunod Éditeur, 11 rue Paul Bert 92240 Malakoff
ISBN : 978-2-200-63426-1

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5, 2° et 3° a), d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Avant-propos

« S'il est permis à un peuple de rendre son origine plus sacrée, en la rapportant aux dieux, c'est le peuple romain. [...] Le principal et le plus salutaire avantage de l'histoire, c'est d'exposer à vos regards, dans un cadre lumineux, des enseignements de toute nature qui semblent vous dire : voici ce que tu dois faire, dans ton intérêt, dans celui de l'État. [...] Il conviendrait mieux, si l'historien avait le privilège du poète, de commencer sous les auspices des dieux et des déesses, afin d'obtenir d'eux, à force de vœux et de prières, l'heureux succès d'une si vaste entreprise. » Voilà ce qu'écrit Tite-Live dans la préface de sa monumentale *Histoire romaine* écrite sous le règne de l'empereur Auguste. Certes, seuls 35 livres nous sont parvenus sur les 142 que comptait l'immense œuvre, couvrant la période allant de la fondation mythique de l'*Urbs* le 21 avril 753 av. J.-C. jusqu'au triomphe du général Paul-Émile sur le royaume grec de Macédoine en 167 av. J.-C. Mais le travail de cet auteur romain demeure une source inépuisable pour les historiens d'aujourd'hui, notamment quand il s'agit d'essayer de comprendre, encore et toujours, ce qui a fasciné des générations entières de chercheurs et de passionnés : comment un peuple si modeste et pauvre à ses débuts, isolé dans le Latium et cerné par d'autres peuples hostiles et bien plus redoutables, a-t-il pu bâtir en quelques siècles un immense empire territorial ? Et pourquoi cet empire a-t-il tenu aussi longtemps, jusqu'en 476 apr. J.-C. en Occident et bien au-delà en Orient ?

Les historiens d'aujourd'hui ont réussi à bien décrire les mécanismes incroyables d'intégration, voire d'assimilation des populations conquises que Rome a très tôt mis en place, transformant sans cesse les vaincus de la veille en Romains et enclenchant ainsi un processus que les historiens appellent « romanisation » depuis les études fondatrices de Theodor Mommsen au XIX^e siècle. C'est la clef explicative fondamentale d'un tel succès. Si les auteurs grecs et romains de l'Antiquité avaient conscience de ces processus d'acculturation et d'hybridation, ils ne les analysaient pas, bien entendu, de manière aussi limpide, et surtout, pour eux, l'essentiel se situait ailleurs. En effet, comme l'écrit Tite-Live dès le début de son travail, si Rome s'est imposée aux autres peuples, c'est parce qu'elle était destinée à le faire, puisqu'elle

a été créée selon la volonté des dieux et que ceux-ci lui ont donné la mission de l'accomplir. L'identité romaine – qui existe bel et bien – prend sa source dans ce récit fondateur, certes largement légendaire, mais, aussi incroyablement que cela puisse paraître, confirmé en partie par la recherche archéologique. Cette identité se caractérisera tout le temps, même quand le christianisme commencera à s'imposer aux IV^e et V^e siècles, par le respect tatillon, presque obsessionnel parfois, de la piété et des gestes rituels qui y sont associés. Il s'agit là d'un des fondements essentiels du *mos maiorum*, la tradition au sens large. Garantissant une bonne cohabitation avec les dieux, ce que les Romains nomment la *pax deorum*, cette piété explique, à leurs yeux, la réussite de toutes leurs entreprises, à commencer par la guerre et les conquêtes.

De fait, la religion, avec ses croyances, ses pratiques, sa piété, est présente partout, à Rome comme aux confins de l'empire et dans ses marges, tout le temps, au quotidien. Elle concerne tout le monde : hommes et femmes, enfants, citoyens et non-citoyens, esclaves, affranchis, étrangers. Elle se déploie dans la sphère publique autant que privée : dans les sanctuaires et les temples, mais aussi dans les maisons, les rues, les quartiers, à côté des fontaines, au bord des chemins, au cœur des bois et des forêts, à la guerre ou encore lors des grandes étapes de la vie de la naissance à la mort et dans l'au-delà. L'année est ainsi rythmée par un très grand nombre de fêtes religieuses, de cérémonies et de pèlerinages, qui reflètent la très grande diversité des religions et des croyances mais aussi des populations qui habitent le monde romain.

Toutefois, il n'existe pas une mais des religions dans la Rome antique. En effet, le monde romain est de plus en plus étendu au fil des siècles, résultat d'un processus de conquêtes territoriales et d'une forme d'impérialisme que les Romains assument plus ou moins : après la conquête de l'Italie aux IV^e et III^e siècles av. J.-C., Rome commence à sortir de la péninsule au milieu du III^e pour affronter Carthage qu'elle finit par éliminer complètement en la détruisant en 146 av. J.-C. À cette date, elle a déjà commencé à faire passer sous son influence le monde grec, qu'elle soumet définitivement dans les décennies suivantes. C'est ainsi que se construit un empire territorial, processus qui s'étire ensuite jusqu'au II^e siècle apr. J.-C. : des empereurs comme Trajan ou Hadrien continuent à faire des conquêtes, même si l'État romain doit désormais redoubler d'efforts pour gérer d'immenses territoires et protéger ses frontières considérablement étendues. Le résultat de ce vaste processus global et « mondial » est de faire du monde romain une extraordinaire mosaïque culturelle et religieuse, marquée par le polythéisme avec des milliers de divinités et tout autant de cultes, mais aussi traversée par d'innombrables influences (grecques, phéniciennes, égyptiennes...) qui ne cessent d'interagir les unes avec les autres. Malgré l'unification politique romaine, circulations, transferts, voire syncrétisme et hybridation se développent, qui influencent la culture et la religion traditionnelles de Rome. La religion romaine s'avère en

effet très perméable aux emprunts et aux assimilations, à l'exception notable des monothéismes (judaïsme puis christianisme), vus comme des incongruités, voire des dangers puisqu'ils refusent le culte impérial.

Les religions du monde romain, au vu de l'étendue de leur diversité, inquiètent le profane autant qu'elles fascinent. Alors jeune agrégé détaché à l'Université d'Aix-Marseille au début des années 2010, j'avais créé un cours consacré à ces religions. Je me souviens encore du grand intérêt des étudiants pour ce sujet qui leur semblait fort exotique et passionnant, mais aussi de leurs difficultés à comprendre des réalités qui étaient sans doute très complexes pour des jeunes gens du début du XXI^e siècle. Je faisais le même constat quelques années plus tard, à l'Université de Nîmes, où j'étais également directeur du département d'histoire, mais aussi dans mes activités de formateur auprès des professeurs d'histoire et de géographie. Les uns comme les autres avaient également beaucoup de mal à accéder à la bibliographie. Abondante et renouvelée sur bien des thématiques, cette bibliographie présente toutefois un défaut majeur, celle de l'absence d'un ouvrage de synthèse abordant le sujet de manière globale, transversale et pédagogique, et sur la totalité de la chronologie. Outre ma passion jamais démentie pour l'histoire romaine et sa transmission, c'est là une des raisons qui m'ont poussé à accepter ce projet éditorial proposé par l'éditrice Marie Lécivain avec qui je travaille depuis plusieurs années déjà et dont je ne peux que saluer la disponibilité, l'efficacité, le professionnalisme et le soutien. Qu'elle en soit, ici, remerciée à nouveau.

Les manuels que je m'emploie à publier depuis maintenant près de quinze ans, à titre individuel ou à la tête d'équipes d'auteurs, sur des sujets très variés, s'inscrivent dans cette volonté de proposer au plus grand nombre des synthèses claires, complètes et à jour de l'historiographie et de la recherche. L'ouvrage que vous avez sous les yeux n'y déroge pas. Il est accompagné de nombreux documents, en particulier de cartes dont la plupart en couleur : impossible de faire et de comprendre l'histoire sans cartographie !

C'est une vision globale et dynamique de la diversité religieuse du monde romain que nous souhaitons offrir au lecteur, dans une large amplitude chronologique allant des temps fondateurs de Rome au VIII^e av. J.-C. jusqu'à l'époque du christianisme triomphant et des transformations décisives de l'Empire romain qui font progressivement basculer celui-ci dans un autre monde après le V^e siècle. Il est absolument nécessaire de ne pas se limiter à la date symbolique de 476, utilisée traditionnellement pour borner la fin de l'Antiquité, mais d'aller bien au-delà, jusqu'aux premières confrontations avec l'Islam et jusqu'à Charlemagne qui, se rêvant en nouveau Constantin, se fait couronner à Rome en l'an 800. Ces premiers siècles du Moyen Âge, parce qu'ils perpétuent, sous des formes certes très diverses, le double héritage

romain et chrétien, peuvent aussi être considérés comme les derniers temps de l'Antiquité.

Alors que notre époque est confrontée à une dramatique résurgence du fanatisme religieux, instrumentalisé à des fins idéologiques et pouvant pousser jusqu'à tuer et terroriser au nom de son Dieu, nous avons, j'en suis persuadé, beaucoup à apprendre des Romains, de leur vision du monde, de leur capacité à vivre ensemble et de leur haute conception de la citoyenneté. D'autant plus que, par bien des aspects, nous avons recueilli le double héritage d'une Europe gréco-romaine et chrétienne.

Chapitre 1

Les religions au cœur de la construction du monde romain sur la longue durée (VIII^e s. av. J.-C.- VIII^e s. apr. J.-C.)

« Ce qui a le plus contribué à la prospérité de l'État romain, c'est l'opinion que l'on y a sur les dieux ».

Polybe, *Histoires*, VI, 56, 6.

Quand Polybe écrit ces mots au milieu du II^e siècle av. J.-C., Rome n'est plus, depuis longtemps, le petit village pauvre de l'époque de sa fondation en 753 av. J.-C. Après avoir soumis l'Italie aux IV^e et III^e siècles av. J.-C., elle a réussi à imposer son hégémonie à toute la Méditerranée occidentale en éliminant violemment sa vieille rivale Carthage, totalement détruite en 146 av. J.-C., puis elle a commencé à faire la conquête du monde grec. Rome est en train de devenir un empire puissant. Polybe est bien placé pour le savoir : ce grand notable grec a essayé d'organiser la résistance contre les Romains, avant d'être fait prisonnier et emmené en exil à Rome, où il se lie d'amitié avec de nombreux aristocrates romains, ce qui le laisse libre de ses mouvements et de sa fortune. Très proche du général Scipion Émilien, il l'accompagne dans sa guerre contre Carthage : Polybe voit de ses propres yeux l'agonie et la destruction de la cité punique en 146 av. J.-C. À la fois fasciné et effrayé par une telle puissance, Polybe a écrit une longue réflexion historique et politique sur Rome (ce sont les *Histoires*) pour essayer de comprendre les ressorts de ses succès et de son impérialisme. La religion fait partie de ces

facteurs explicatifs : pour lui, le système religieux romain, totalement imbriqué à la communauté civique, est supérieur à celui de tous les autres peuples, même des Grecs.

Aborder les religions du monde romain antique, à commencer par celle de Rome, c'est, pour un individu d'aujourd'hui, pénétrer dans un univers largement méconnu, parfois incompréhensible et souvent déroutant. Présente partout au quotidien, élément central de l'identité civique des Romains, magnifiant le paysage urbain par ses sanctuaires, temples et autels, la religion romaine est pratiquée par tous, hommes, femmes et enfants, non seulement dans le cadre privé, à l'abri des demeures riches et moins riches, mais aussi au grand jour, dans l'espace public. Les dirigeants des cités sont en effet responsables de l'organisation des innombrables fêtes religieuses, du contrôle des pratiques pieuses et du bon accomplissement des nombreux rites, à une époque où la séparation entre la sphère des affaires de l'État et celle des affaires religieuses, si importante aujourd'hui pour notre pays, n'existait absolument pas, pas davantage d'ailleurs que l'athéisme – le mot lui-même n'existe pas, et il ne serait venu à l'idée de personne, à cette époque, ne serait-ce que de se poser la question de l'existence ou non des divinités ! Pour un habitant du monde romain, la réponse est évidente : les divinités vivent au quotidien à proximité des mortels, il faut les respecter et les honorer, pour vivre en bonne et intelligente harmonie avec elles, ce que les Romains appellent la « *pax deorum* ».

1. Qu'est-ce qu'une religion dans l'Antiquité ?

1.1. Les hommes et les dieux : une même communauté de destin

La religion est un ensemble de croyances qui définissent les rapports des hommes avec le sacré et qui sont mises en pratique par un ensemble de rites et de comportements spécifiques. Il s'agit donc à la fois de croire en des forces invisibles pour les simples mortels, mais aussi de mettre en pratique ces croyances en accomplissant des gestes sacrés, c'est-à-dire des rites. Le mot vient du latin *religio*, venant lui-même du verbe *relegere* (« reprendre », « recollecter ») qui souligne la nécessité d'accomplir convenablement les rites. La *religio* vient aussi du verbe *religare* (« lier »), qui insiste sur le lien essentiel entre les hommes et les dieux : les Romains considèrent qu'ils forment une véritable communauté de destin avec les dieux. C'est presque une forme de relation contractuelle, de pacte.

Cependant, les historiens continuent beaucoup à débattre de la pertinence du concept même de « religion » pour l'Antiquité, d'autant plus que la définition de notre époque est en réalité très liée à celle du christianisme, qui insiste sur le lien direct et personnel, presque sentimental, de l'individu avec Dieu. Pour les Romains comme pour la plupart des autres peuples de l'Antiquité, la religion se rattache à tout ce qui concerne le sacré, le domaine des divinités, mais aussi le bon accomplissement des rites (la piété), ce qui lui confère une place centrale dans le quotidien des hommes.

Les Romains opposent par ailleurs la religion à la « superstition » (*superstitio*), terme qui n'est pas non plus facile à définir pour l'Antiquité, tant ce mot renvoie, aujourd'hui, à notre imaginaire marqué par le christianisme et toutes les manifestations que l'on qualifie parfois de « surnaturelles ». Pour les Anciens, la *superstitio* est une sorte de culte dérégulé, anormal, marqué par des pratiques religieuses non conformes à la norme ou trop excessives, voire dangereuses car pouvant susciter la colère des dieux et ainsi provoquer une rupture de la *pax deorum*. Les premiers chrétiens étaient d'ailleurs accusés de *superstitio*.

1.2. Respecter la piété et accomplir les rites

La piété : une notion centrale

Vertu romaine essentielle, la *pietas* est la capacité à respecter scrupuleusement les rites et, plus largement, toute la tradition religieuse, transmise par les ancêtres (le *mos maiorum*). Cette marque de respect pour les divinités est au cœur de la relation contractuelle entre la communauté humaine et ses dieux : honorés et respectés par l'application rigoureusement exacte des rites pour les satisfaire, les divinités, en échange, accordent aux Romains leur protection et leur soutien bienveillant dans l'accomplissement de leurs actes qu'il s'agisse des affaires de l'État, de la guerre ou encore de la concorde sociale. On se situe donc là au cœur de la *pax deorum* à laquelle les Romains ont toujours été très attachés. Par extension, la piété désigne aussi le respect de ses devoirs envers sa famille, notamment son père, d'où l'importance de tous les cultes domestiques dans le cadre privé et familial.

Les Romains redoutent ainsi par-dessus tout le contraire de la piété : l'impiété, vue comme une véritable infraction religieuse. En n'accomplissant pas correctement les rites ou en ne respectant pas le calendrier religieux, de manière involontaire ou, pire, volontaire, le souhait des dieux est contesté, ce qui peut avoir des conséquences redoutables pour la concorde religieuse et donc pour toute la communauté civique. En cas d'erreur ou d'oubli dans un rite, il faut immédiatement recommencer pour la corriger : sans réparation, l'erreur devient alors un acte d'impiété, qui est par définition irréparable pour les Romains car elle fait porter la souillure sur tous. Certes, il n'existe pas

de délit d'impiété à Rome comme il en existait un à Athènes (de nombreux procès ont eu lieu pour ce motif pendant et après la guerre du Péloponnèse, par exemple contre le philosophe Socrate en 399 av. J.-C.), mais les Romains peuvent traiter avec une grande sévérité les responsables d'un acte d'impiété.

Des religions ritualistes : l'accomplissement des gestes sacrés

Aux yeux des Romains, à l'instar de beaucoup d'autres peuples de l'Antiquité comme les Grecs, les Étrusques ou les Égyptiens, la religion est donc d'abord et avant tout une affaire de rites, c'est-à-dire de gestes sacrés répétés régulièrement et scrupuleusement : à Rome en effet, il n'y a ni dogme, ni Livre sacré (absolument rien d'équivalent avec la Bible). Comme l'écrivait fort justement l'historien John Scheid, « quand faire c'est croire »¹, c'est-à-dire que c'est par l'accomplissement scrupuleux et à bon escient des rites – en d'autres termes la piété (*pietas*) – que les Romains pratiquent leur religion et créent des formes de contact entre eux et les divinités. Une bonne connaissance des gestes à accomplir est donc indispensable à la fois pour demander la protection et l'assentiment des divinités, mais aussi pour apaiser leurs colères. Celles-ci sont d'ailleurs très fréquentes dans les innombrables récits mythologiques que les Romains ont hérités des Grecs. C'est presque l'inverse de toute la tradition judéo-chrétienne avec laquelle nous sommes beaucoup plus familiers : là encore, pour les individus du XXI^e siècle que nous sommes, il faut faire un important effort de décentrement chronologique et culturel pour comprendre les Romains.

Les habitants du monde romain sont donc particulièrement attachés aux rites, presque aussi nombreux que les divinités elles-mêmes, et dont la plupart nous paraissent aujourd'hui curieux, voire exotiques. Partout, d'un bout à l'autre de l'empire, les hommes et les femmes observent des règles spécifiques pour pratiquer leur culte : gestes, prières, chants, paroles, offrandes, sacrifices d'animaux... Particulièrement répétitifs et très codifiés, ces rites se transmettent de génération en génération et assurent une forme de cohésion sociale et civique. Ils font partie intégrante du *mos maiorum*. La plupart des auteurs romains qui ont écrit sur la religion insistent sur ce point, en particulier Cicéron, au I^{er} siècle av. J.-C., dans *La nature des dieux* : selon lui, la manière d'accomplir correctement les rites est presque plus importante que la croyance dans les divinités. Mais ce n'est pas une question de quantité : même si les rites sont nombreux, ce qui importe c'est la qualité, c'est-à-dire de les accomplir de manière correcte pour obtenir le soutien des dieux et, par-dessus tout, éviter leur colère. Tous ces rites sont aussi profondément enracinés dans un territoire car ils sont attachés à un lieu spécifique, notamment un sanctuaire ou une cité. Les deux grands monothéismes que sont le judaïsme et le christianisme sont eux aussi ritualistes, mais avec une religio-

1. Scheid John, *Quand faire c'est croire. Les rites sacrificiels des Romains*, Paris, Aubier, 2005.

sité très différente, notamment leur caractère exclusiviste auprès d'une seule divinité.

Les rites, quelle que soit la religion, n'ont de sens que parce qu'ils sont intégrés à un ensemble plus vaste, le culte. Le culte désigne l'ensemble des honneurs rendus à une divinité, c'est-à-dire la religion dans l'ensemble de ses croyances, de ses pratiques et de ses manifestations extérieures : outre les rites, il peut s'agir de comportements spécifiques, de tenues vestimentaires, de figurines et de statuettes ou encore de fêtes religieuses.

La destinée des Romains : dominer le monde

« *C'est par la piété (pietas) et la religion (religio) que nous l'avons emporté sur tous les peuples et les nations* », écrit Cicéron (*Sur la réponse des haruspices*, XIX) au I^{er} siècle av. J.-C., à la fin de la République. Cette opinion est largement partagée par ses compatriotes. Persuadés de leur légitimité à dominer le monde, puisqu'elle émane de la volonté même des dieux et du récit légendaire de la fondation de l'*Urbs*, les Romains sont aussi, en toute logique, convaincus de leur supériorité religieuse sur tous les autres peuples de l'Antiquité.

La preuve selon eux ? Ils ont réalisé en quelques siècles une exceptionnelle expansion territoriale par les armes, transformant leur petite cité du Latium en capitale d'un immense empire centré autour de la Méditerranée. S'ils ont réussi un tel exploit, c'est que les dieux l'ont permis ; et s'ils l'ont permis, c'est parce qu'ils ont fait des Romains un peuple « élu », destiné à dominer la Terre, et qu'ils sont satisfaits de la manière dont les Romains les traitent car ils accomplissent les rites nécessaires et font preuve de toute la piété nécessaire. Les Romains sont en effet convaincus d'être le peuple de l'Antiquité à avoir développé la meilleure relation avec ses dieux : c'est la fameuse *pax deorum*.

1.3. De la cité à la sphère familiale : les échelles de la religion ou le sens de la communauté

Toutes ces pratiques sacrées ne font sens que parce qu'elles s'inscrivent dans un cadre collectif fondamental, celui de la communauté, d'abord et avant tout celle de la cité, c'est-à-dire la communauté civique (cultes publics), mais aussi au sein de la famille et dans les diverses associations (qui portent le nom générique de « collèges »). Les individus sont intégrés dans ces diverses communautés, et participent aux cultes en tant que citoyens, membres d'une famille et membres d'une ou plusieurs associations. La religion est donc omniprésente pour les hommes et les femmes au quotidien. En d'autres termes, ce n'est pas tant l'individu qui compte que la collectivité. Il est d'ailleurs frappant de constater que, dans toutes les sources littéraires romaines qui évoquent la religion, la dimension personnelle de l'expérience religieuse est presque totalement absente, ce qui confirme cette dimension avant tout collective des cultes romains. Il faut attendre les premiers auteurs chrétiens

pour voir apparaître dans les textes une réflexion personnelle, voire intime de la pratique religieuse.

La piété est donc partout présente au quotidien : non seulement à l'échelle de la cité entière, mais aussi au cœur des familles où l'on célèbre les diverses divinités domestiques du foyer, dans les associations religieuses et professionnelles, mais encore loin de sa cité, dans d'autres cités, à l'armée ou dans des sanctuaires qui accueillent de longue date des voyageurs du « monde » entier comme les sanctuaires panhelléniques (Olympie ou Delphes par exemple) qui sont encore très fréquentés au temps de la domination romaine.

2. De la fondation de Rome au couronnement de Charlemagne : deux millénaires romains

Prendre en compte une si large amplitude chronologique, représentant seize siècles s'étirant de 753 av. J.-C. à 800 apr. J.-C., peut apparaître à première vue comme une gageure, et bien entendu toute recherche d'exhaustivité est exclue. Mais cette immensité temporelle permet de montrer à quel point les dynamiques religieuses ont été essentielles dans l'histoire de Rome et du monde qu'elle a fait naître, y compris dans les siècles qui ont suivi la disparition de l'Empire romain en Occident. Si cette incroyable épopée, que les Romains pensaient prédestinée par les dieux, fascinait déjà les auteurs antiques, elle continue à interroger les historiens d'aujourd'hui, par exemple ceux qui se réclament de la *global history*. Les historiens américains J. Burbank et F. Cooper ont ainsi publié en 2010 une étude comparée des grands empires à travers les âges, de l'Antiquité à nos jours, *Empires in World History*², qui s'ouvre par une analyse comparée de l'empire romain et de l'empire chinois des Han. Ils font de l'empire romain la matrice de tous les empires d'Occident jusqu'à nos jours, notamment parce qu'il a réussi à devenir un empire « universel » fondé sur une citoyenneté ouverte généreusement accordée au fil des siècles qui a permis d'intégrer efficacement les populations vaincues. Réalisée sur plusieurs siècles, cette construction territoriale et politique est sans cesse en évolution, non linéaire car elle alterne des phases d'ascension et de contraction.

Zoom – Monde romain, empire romain

L'expression « monde romain » n'est pas tout à fait synonyme de celle d'« empire romain » car elle est à la fois plus large et plus neutre. Il s'agit de l'ensemble des territoires qui sont, d'une manière ou d'une autre, sous l'influence de Rome. Cela

2. Burbank Jane, Cooper Frederick, *Empires in World history. Power and the Politics of Difference*, Princeton, Princeton University Press, 2010 (traduction en français : *Empires. De la Chine ancienne à nos jours*, Paris, Payot, 2011).

inclut donc à la fois les territoires sous domination indirecte (royaumes-clients par exemple) ainsi que tous ceux, bien plus nombreux, qui forment l'« empire romain » (*imperium romanum*), c'est-à-dire les territoires sous la domination directe de Rome (les provinces) ainsi que, bien entendu, Rome et l'Italie qui ont un statut à part car ils sont le centre de cet empire et de ce monde. Les Romains ne font cependant pas toujours cette distinction, employant le terme d'empire de manière très extensive.

Par ailleurs, l'usage de la majuscule ou de la minuscule pour écrire le mot « empire » doit faire l'objet d'une attention particulière :

- Avec une minuscule, le mot « empire » désigne l'ensemble des territoires sous la domination de Rome : il a donc une signification territoriale.
- Avec une majuscule en revanche, « Empire » désigne spécifiquement un régime politique, celui que met en place Auguste à partir de 27 av. J.-C. et appelé également principat en remplacement de la République. À partir de cette époque, le terme d'empire prend donc à la fois un sens territorial (empire) et un sens politique (Empire).

2.1. Rome, au cœur d'un immense empire construit dans la durée

Fondée au milieu du VIII^e siècle av. J.-C. par Romulus, en 753 av. J.-C. selon la légende, Rome n'est durant ses premières décennies d'existence qu'un petit village. Mais elle change radicalement de physionomie au VI^e siècle av. J.-C. sous l'influence des Étrusques : elle devient à la fois une ville, avec un urbanisme qui se développe, et une cité-État dotée de solides institutions politiques, militaires et religieuses. Pendant deux siècles, jusqu'en 509 av. J.-C., Rome est une monarchie : sept rois se succèdent, de Romulus à Tarquin le Superbe. Déjà à cette époque, les fondements de la religion romaine sont posés : les croyances dont le récit légendaire de la fondation dans lequel les divinités jouent un rôle central, les pratiques fondées sur un répertoire ritualiste très diversifié et largement emprunté aux Étrusques et aux Grecs (sacrifices, prières, libations...), l'organisation de l'espace au sein de la cité avec l'établissement d'une frontière sacrée (le *pomerium*) ou encore les premiers temples. C'est aussi l'époque où Rome doit lutter pour sa survie, affrontant très fréquemment les autres peuples du Latium avec lesquels elle est en concurrence.

Rome devient une république en 509 av. J.-C., mais qui n'est pas et ne sera jamais une démocratie : il s'agit en réalité d'un système oligarchique où le pouvoir est concentré entre les mains de quelques puissantes familles patriciennes et de la noblesse, comme cela existe à la même époque dans la grande majorité des autres cités-États autour de la Méditerranée. La cité continue à se développer à l'intérieur, ce qui ne va pas sans tensions sociales et politiques

(affrontements récurrents entre le patriciat et la plèbe), mais aboutit à la formation d'une citoyenneté politique et sociale reposant sur des institutions solides (Sénat, magistratures, comices) et sur une armée civique. La religion devient un élément essentiel de la cohésion de toute la communauté civique.

Rome entame par ailleurs très tôt un processus d'expansion territoriale, cherchant constamment à étendre son territoire. La guerre semble en effet être inscrite dans les gènes de la cité – placée sous le patronage de Mars dès sa fondation – et devient un phénomène structurel de très longue durée. Après avoir lutté pour sa survie contre les autres peuples du Latium jusqu'au v^e siècle av. J.-C., Rome commence à adopter une attitude davantage offensive dès le iv^e siècle av. J.-C. En moins de deux siècles, toute l'Italie devient romaine : la prise de Tarente (272 av. J.-C.) à l'extrémité sud de la péninsule puis celle de Volsinies (264 av. J.-C.) chez les Étrusques achèvent le processus de conquête. Les Romains commencent ensuite à sortir de l'Italie dès la fin du iii^e siècle av. J.-C. : réussissant à éliminer leur grande rivale Carthage en 146 av. J.-C., ils prennent le contrôle de toute la Méditerranée occidentale, avant de se retourner contre le monde grec où cités et monarchies hellénistiques tombent les unes après les autres sous la domination de Rome. Au moment où disparaît la République en 27 av. J.-C., alors qu'Octave est proclamé *Augustus* et devient le premier empereur de l'histoire de Rome, l'*Urbs* est désormais la capitale d'un immense empire territorial autour de la Méditerranée, devenue un véritable lac romain. Le rythme effréné des conquêtes avait cependant entraîné de très fortes tensions sociales et politiques dès le ii^e siècle av. J.-C. et, en faisant naître des ambitions politiques chez les *imperatores* (généraux), avait provoqué une crise si profonde qu'elle a débouché sur de violentes guerres civiles au cours desquelles les *imperatores* s'affrontent jusqu'à la mort, de Marius et Sylla dès les années 80 av. J.-C. jusqu'à Antoine et Octave en 31-30 av. J.-C.

C'est de ce contexte troublé que naît entre 31 et 27 av. J.-C. un nouveau régime politique, appelé « principat », où, sous des apparences de maintien des traditions républicaines, le pouvoir est en réalité désormais exercé par un seul homme, que l'on a pris l'habitude d'appeler « empereur ». L'Empire – avec une majuscule – se caractérise par une succession de dynasties impériales et se divise en trois grandes périodes : le Haut-Empire jusqu'en 235, le iii^e siècle qui occupe une place à part et le Bas-Empire ou Antiquité tardive que les historiens font en règle générale débiter à l'avènement de Dioclétien en 284. Si le Haut-Empire correspond plutôt à une période de prospérité et d'apogée, y compris sur le plan territorial – poursuite des conquêtes et consolidation des frontières –, le iii^e siècle voit débiter une grande crise (défaites militaires, incursions des barbares, usurpations impériales) qui se poursuit insensiblement dans les siècles suivants malgré d'incontestables périodes de redressement. S'il faut absolument se garder de toute vision téléologique qui consisterait à faire de la disparition de l'Empire romain d'Occident un

phénomène inéluctable et écrit d'avance dès le III^e siècle, il est vrai aussi que le déclin semble continu aux IV^e et V^e siècles, notamment à cause de la déferlante des peuples « barbares » et de la compromission avec ces derniers d'une partie des élites romaines. La date de 476, souvent utilisée pour marquer la fin de l'Empire romain et plus largement de l'Antiquité, n'est en réalité que symbolique dans la mesure où ce processus d'écroulement s'étale sur l'ensemble du V^e siècle et où la romanité continue à exister au siècle suivant, aussi bien en Occident (certains royaumes barbares s'en réclament, d'où leur appellation de « romano-barbares ») que surtout en Orient où l'Empire byzantin se présente comme le double héritier de la romanité et du christianisme.

2.2. Une rupture considérable : la christianisation du monde romain

L'apparition puis le lent développement du christianisme est un bouleversement considérable, mais dont les effets se font réellement sentir seulement à partir du IV^e siècle. Ce n'est pas tant le caractère monothéiste de la nouvelle religion qui innove – les Romains sont déjà au contact depuis plusieurs siècles avec le judaïsme –, que sa diffusion spatiale rapide partout dans l'empire mais aussi dans toutes les couches sociales ainsi que sa capacité à se fondre dans la romanité. En effet, le christianisme n'est pas antinomique avec la romanité : les premiers chrétiens se sentent d'abord et avant tout Romains. Ils sont la plupart du temps parfaitement intégrés à la société, ce qui déroute les autorités. Ils refusent certes obstinément, parfois même sous la torture qui les conduit à la mort, de reconnaître l'empereur comme une divinité – leur conviction monothéiste les en empêche –, mais ils lui reconnaissent son autorité politique et se comportent avec loyauté. Monothéiste et exclusive, elle constitue cependant une religion étrangère qui n'est pas compatible avec les cultes civiques de Rome. En effet, un Romain qui fait le choix de devenir chrétien doit abandonner les dieux de sa cité et toutes les croyances qui vont avec, et renoncer aussi au culte impérial. C'est pour cela que les autorités politiques se sont montrées immédiatement hostiles aux chrétiens, mais pas tant pour leurs croyances spécifiques que pour le risque que ces nouveaux adeptes faisaient courir à la cité, en rompant la *pax deorum* et en pouvant donc attiser la colère des dieux.

La conversion de l'empereur Constantin en 312 ouvre la voie au triomphe, certes lentement, du christianisme tout au long des IV^e et V^e siècles, et au progressif basculement du monde romain dans une autre époque. Même si la christianisation des territoires et des populations continuera à s'inscrire dans la longue durée, jusqu'au IX^e siècle (au moins) en Occident à l'image de l'œuvre des Carolingiens, elle fait déjà partie des dynamiques majeures au cœur de la fin de la civilisation romaine et du basculement définitif dans un autre monde, celui du haut Moyen Âge. L'Europe devient alors chrétienne,

mais la progressive expansion fulgurante de l’Islam au sud, que Charles Martel et ses successeurs parviennent toutefois à stopper au VIII^e siècle, contribue à créer une nouvelle forme de division religieuse, entre un Nord chrétien et un Sud musulman, qui se partagent les rives du bassin méditerranéen.

2.3. Après Rome : la perpétuation de l’héritage romain et chrétien

Quand Charlemagne se fait poser sur sa tête la couronne impériale par le pape, lors de la Noël 800, à Rome, il ne peut sans doute s’empêcher de penser au geste historique qui vient de s’accomplir : un empereur est de nouveau présent en Occident, alors que le dernier empereur romain avait été écarté en 476 – date traditionnellement retenue pour marquer la fin de l’Antiquité – et que seul subsistait depuis cette époque un empereur en Orient, à Constantinople, à la tête de l’Empire byzantin. Charlemagne vient de renouer avec le vieux rêve de l’Empire romain, universel et chrétien, qui n’avait jamais vraiment quitté l’Occident depuis cette époque.

L’Empire romain du temps d’Auguste, de Trajan ou de Constantin, certes, n’existe plus depuis plusieurs siècles, mais la romanité, en tant qu’héritage culturel, juridique et historique, et bien entendu religieux dans sa version chrétienne, est demeurée vivace partout en Europe. Les peuples « barbares » qui ont contribué à la disparition de l’Empire aux V^e et VI^e siècles se sont eux-mêmes fondus dans cet héritage, fondant des royaumes davantage romano-barbares que seulement barbares et où l’hybridation des cultures et des populations est une réalité.

3. La religion, les religions : un monde romain d’une extraordinaire diversité

3.1. Une mosaïque religieuse sans équivalent

Riche d’une très grande diversité religieuse marquée par le polythéisme, avec des milliers de divinités et tout autant de cultes, le monde romain connaît des dynamiques religieuses particulièrement actives. Celles-ci s’inscrivent au cœur du creuset méditerranéen, traversé par de nombreuses influences (grecques, phéniciennes, égyptiennes...). À Rome comme en Italie et partout ailleurs dans l’empire, d’innombrables divinités cohabitent, la mentalité religieuse romaine étant fondée sur l’idée qu’il vaut mieux avoir plus de dieux, pour être mieux protégés, que pas assez. Le monde méditerranéen ne devient donc pas uniforme sous l’effet de l’unification politique romaine, mais conserve au contraire sa très grande diversité culturelle : des phénomènes de circulations, de transferts, voire de syncrétisme et d’hybridation se développent, les

cultures provinciales pouvant aussi influencer la culture romaine traditionnelle. Les religions antiques, pratiquement toutes polythéistes, sont de fait particulièrement perméables aux emprunts et aux assimilations. C'est pour cela que les monothéismes – judaïsme, très ancien, puis christianisme au début de notre ère – sont vus comme des incongruités, voire, dans certains cas très précis, des dangers lorsque leurs adeptes refusent de se soumettre au culte impérial et mettent donc en péril la *pax deorum*.

Il faut par ailleurs souligner que la religion n'est pas séparée de la sphère publique comme c'est fréquemment le cas dans nos sociétés occidentales contemporaines. Chez tous les peuples de l'Antiquité, elle est au contraire omniprésente, sans distinction de la sphère privée et de la sphère publique, et au carrefour de toute la vie politique et sociale. La religion imprègne tout l'espace public. Si le lieu de culte par excellence est le sanctuaire et le temple, la vie religieuse se déroule en réalité un peu partout : dans les maisons, dans les rues, dans les quartiers, à côté des fontaines, au bord des routes... L'année est rythmée par un nombre très élevé de fêtes religieuses, de cérémonies et de pèlerinages, ce foisonnement reflétant la très grande diversité des religions et des croyances, partout dans le monde romain.

3.2. Le secret de Rome pour tenir sur la longue durée

La longévité exceptionnelle de Rome, sur plus de treize siècles, soit la distance temporelle qui nous sépare aujourd'hui des Mérovingiens, ne cesse de nous fasciner et de nous interroger. Comment un minuscule village de paysans obscurs, au VIII^e siècle av. J.-C., a-t-il pu devenir une ville conquérante puis à la tête d'un immense empire territorial pendant plusieurs siècles ? L'empire romain, avec ses 5 millions de km² et ses 60 ou 70 millions d'habitants à son apogée au II^e siècle, n'a jamais été homogène, ni géographiquement – il est certes centré sur la Méditerranée mais il s'étend aussi très au nord, jusqu'à la Bretagne et aux confins germaniques – ni ethniquement, ni culturellement. Les populations conquises par Rome au fil des siècles appartiennent en effet à des aires ethno-culturelles fort différentes, et de nombreuses cités, à commencer par Rome, étaient très cosmopolites.

Le secret de la réussite de Rome tient d'abord et avant tout dans sa mentalité profonde, sa vision du monde, qui peut être résumée par un mot : l'ouverture. Les Romains, en effet, sont parvenus à construire un empire fondé sur un modèle durable d'intégration et d'assimilation, en premier lieu sur le plan des statuts juridiques. La citoyenneté romaine, à la différence de la plupart des autres citoyennetés antiques (à Athènes par exemple), est une citoyenneté ouverte : tout individu né non-Romain peut un jour le devenir, et c'est ce qui a permis à Rome d'intégrer progressivement les peuples qu'elle avait vaincus, en leur donnant cette citoyenneté. En devenant Romains, ces étrangers (appelés pérégrins) se sont progressivement intégrés à la romanité.

Le processus atteint son terme en 212, lorsque l'empereur Caracalla promulgue un édit qui accorde la citoyenneté romaine à tous les habitants libres de l'empire (donc sauf les esclaves). Mais ce modèle d'intégration se fait aussi sur le plan culturel et religieux, car tous ces individus, même en devenant Romains, n'abandonnent pas pour autant leurs traditions, leurs cultures, leurs croyances. Ils deviennent porteurs de plusieurs identités et sont au cœur de processus d'hybridations très puissants. Inversement, les Romains de Rome et d'Italie découvrent et adoptent des cultes étrangers, surtout orientaux, sans pour autant, bien entendu, abandonner leurs cultes traditionnels. Les religions sont donc un vecteur essentiel dans cette grande réussite historique qu'a été, dans la longue histoire de l'humanité, l'empire romain.

3.3. Des religions en circulation dans un monde en mouvement

Les hommes et les femmes qui habitent le monde romain font l'expérience singulière de l'altérité culturelle et religieuse. Les Romains, dans leur majorité, se montrent souvent très curieux pour des cultes exotiques, et certains n'hésitent pas à franchir le pas en devenant des adeptes, notamment pour les cultes orientaux qui rencontrent un grand succès populaire. Pourtant, il n'y a pas plus attaché à ses traditions ancestrales qu'un Romain. Rien d'antinomique là-dedans : le Romain n'étant pas exclusif, adopter un autre culte ne le conduit pas à se détourner de la religion de sa cité. Du moins jusqu'à l'apparition du christianisme. Le syncrétisme et l'hybridation sont des phénomènes à l'œuvre partout et pour de nombreux siècles : les cultures et les religions évoluent, se transforment et s'enrichissent au contact les unes des autres. Les influences sont réciproques et aucune religion ne fonctionne de manière isolée en vase clos.

Dans un monde où les circulations d'hommes, de marchandises et d'idées sont déjà intenses, les religions sont ainsi en perpétuel mouvement et ne sont nullement cloisonnées. Selon Cicéron, « à chaque cité sa religion » (*Pour Flaccus*, 69) : chaque cité, chaque peuple, avait en effet sa propre identité religieuse, au cœur de la cohésion des citoyens et de l'ordre social. Mais cette identité religieuse n'a jamais été figée, bien au contraire : à la religion originale ou traditionnelle, s'y ajoutent régulièrement de nouveaux cultes, au gré des contacts noués avec d'autres peuples et d'autres territoires, tandis que d'autres déclinent et disparaissent (parfois pour aller renaître ailleurs). Les religions se redéfinissent ainsi régulièrement, à l'image d'un monde romain lui-même en mouvement. La religion romaine traditionnelle s'est ainsi régulièrement enrichie d'apports extérieurs, d'abord étrusques, mais aussi grecs ou égyptiens. Les Romains n'ont jamais hésité à « adopter » des cultes étrangers et de nouvelles divinités. Un même individu pouvait simultanément pratiquer plusieurs cultes sans que cela ne choque nullement. Judaïsme et

christianisme ont des origines communes, et certaines caractéristiques de la religiosité chrétienne sont déjà bien présentes dans les nombreux cultes dits « orientaux ».

Au sein de toutes ces religions, la religion traditionnelle de Rome, c'est-à-dire la religion publique de l'État romain, que l'on appelle parfois un peu rapidement « la religion romaine », occupe une place à part. Religion à vocation d'abord civique, car originelle de la cité de Rome, au cœur de sa fondation et qui a permis d'assurer la cohésion de ses premiers habitants, elle est devenue progressivement une religion à vocation « universelle », au fur et à mesure que Rome s'est étendue par les conquêtes et qu'elle a favorisé l'intégration des anciens peuples vaincus en leur accordant la citoyenneté romaine et en leur proposant un mode de vie attractif. La religion romaine n'est certes qu'un vecteur parmi d'autres de ce vaste processus, mais un vecteur important parce qu'elle est devenue progressivement la religion commune de l'ensemble des habitants de l'Empire, au fur et à mesure de la diffusion de la citoyenneté romaine.

Sélection bibliographique

BURBANK Jane, COOPER Frederick, *Empires in World history. Power and the Politics of Difference*, Princeton, Princeton University Press, 2010 (traduction en français : *Empires. De la Chine ancienne à nos jours*, Paris, Payot, 2011).

CLAVÉ Yannick, TEYSSIER Éric, *Petit atlas historique de l'Antiquité romaine*, Paris, Armand Colin, 2019.

NICOLET Claude, *L'inventaire du monde. Géographie et politique aux origines de l'Empire romain*, Paris, Hachette, 1996 (1988).

SCHEID John, *Les Romains et leurs religions. La piété au quotidien*, Paris, Cerf, 2023.

SCHEID John, *Les dieux, l'État et l'individu. Réflexions sur la religion civique à Rome*, Paris, Seuil, 2013.

SCHEID John, *Quand faire c'est croire. Les rites sacrificiels des Romains*, Paris, 2005.

SCHEID John, *La religion des Romains*, Paris, Armand Colin, 1998.

TURCAN Robert, *Rome et ses dieux*, Paris, Hachette, 1998.

Chapitre 2

Aux origines de Rome : des hommes et des dieux (VIII^e-VI^e siècles av. J.-C.)

« Ensuite, bien nourri à l'abri de sa fauve nourrice, Romulus continuera la race, fondera les murailles de Mars et désignera les Romains à partir de son nom. Moi, je n'impose de terme ni à leur puissance ni à leur durée : je leur ai accordé un empire sans fin ».

Virgile, *Énéide*, I, 275-279.

Le 21 avril 753 av. J.-C., un jeune paysan, Romulus, fonde une cité avec la bénédiction des dieux et en suivant un rituel très précis. D'ascendance divine (Mars et Vénus), il vient de tuer son frère jumeau, Rémus, puis il a donné à la nouvelle cité son propre nom. Rome vient de voir le jour. Elle se situe au cœur du Latium, petite région d'Italie centrale de quelques dizaines de km² sur la rive gauche du Tibre, parsemée de collines sur lesquelles vivent les Latins (*Latini*). Mis par écrit pour la première fois par Fabius Pictor à la fin du III^e siècle av. J.-C. puis surtout par des auteurs de l'époque augustéenne (Virgile, Tite-Live, Denys d'Halicarnasse) qui écrivent donc sept siècles après les faits, ce récit de la fondation de Rome est largement légendaire. Il fait effectivement intervenir des divinités. Ainsi, dans l'*Énéide*, Virgile fait parler Jupiter, qui aurait accordé aux Romains le droit de créer « un empire sans fin »... Ce récit est cependant aujourd'hui en partie confirmé par l'archéologie qui atteste qu'une cité a bien été fondée vers le milieu du VIII^e siècle av. J.-C. au cœur du Latium.

Les Romains avaient tout à fait conscience du caractère mythique de leur récit fondateur mais, pour eux, l'essentiel se situait ailleurs : la légende était vue comme une confirmation du destin voulu par les dieux de faire de Rome

une puissance universelle, mais aussi comme un moyen de justifier *a posteriori* la conquête d'un immense empire. C'est donc sous le regard bienveillant des dieux que Rome serait née, mais aussi qu'elle aurait été destinée, dès ses origines, à dominer le monde et à devenir, sur la durée, une puissance impériale et universelle. Cette conviction, très ancrée chez les Romains, explique très largement la mentalité romaine et donne ses caractéristiques fondamentales à leurs croyances et leurs pratiques religieuses. Ces caractéristiques se fondent en effet avant tout sur le respect des traditions, ce que les Romains appellent le « *mos maiorum* », condition essentielle pour le maintien d'une bonne entente avec les dieux, la « *pax deorum* ».

Passée la fondation en 753 av. J.-C., le petit village se développe au cours des deux siècles suivants, qui sont ceux de la royauté. Même si nous manquons cruellement de sources, les rares que nous possédons montrent clairement une croissance et, surtout au VI^e siècle av. J.-C. sous la domination étrusque, la naissance d'une véritable ville. Dans ce long processus, la religion occupe une place centrale. C'est en effet à cette époque que la religion romaine traditionnelle se construit, avec ses croyances, ses rites, ses cultes publics et privés. Pour ce faire, les Romains se sont très largement inspirés des Grecs et des Étrusques, qu'ils tenaient en très haute estime sur les plans culturel et religieux, et avec qui ils avaient déjà établi des contacts commerciaux. La religion romaine, incontestablement, doit beaucoup aux Grecs et aux Étrusques. Mais il ne s'agit pas d'une simple copie : les Romains élaborent leur propre système religieux. Dans l'Antiquité, en effet, quand une cité est fondée, elle a besoin d'une identité pour créer une cohésion de groupe, souder la communauté civique et s'inventer un avenir.

1. La légende des origines de Rome : un mythe fondateur

C'est dans un monde méditerranéen dynamique, marqué par la colonisation et les échanges commerciaux, et au sein d'une péninsule italienne habitée par de nombreux peuples, que deux jumeaux, à la tête d'une bande de jeunes hommes, ont l'idée de créer leur propre cité. Le récit nous est connu par plusieurs auteurs qui proposent tous, à quelques nuances près, une version identique, dans laquelle les divinités sont omniprésentes.

1.1. Le récit de la légende : le roman national des Romains

La guerre de Troie, les dieux et les jumeaux

L'intervention des divinités est certes classique dans les récits de fondation des cités antiques, mais ceci nous éloigne de l'Histoire telle que nous

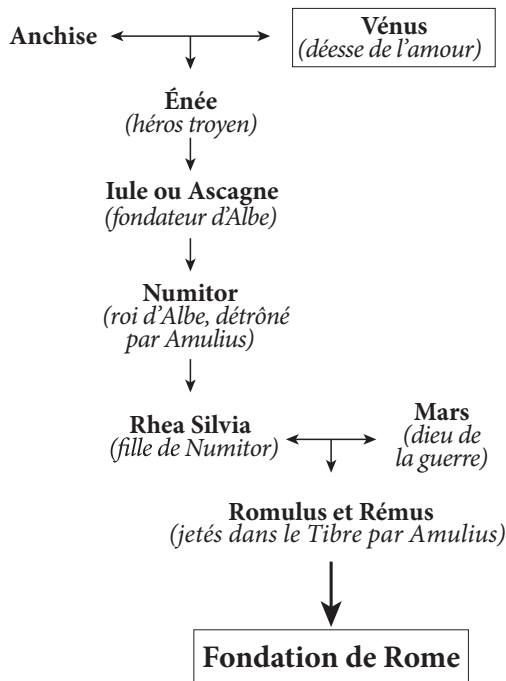
l'entendons aujourd'hui. La légende tire ses origines d'un autre mythe fondateur, celui de la guerre de Troie, ce qui montre d'ailleurs les liens très anciens qui existent entre les différentes civilisations de la Méditerranée, en l'occurrence ici l'influence de la culture grecque sur l'Italie. Le héros grec Énée, dont la mère est la déesse Vénus, aurait connu une vie d'exil et serait venu se réfugier dans le Latium après la prise de Troie (que l'on place habituellement au début du XII^e siècle av. J.-C.). Après plusieurs guerres, il réussit à s'imposer et aurait fondé la cité de Lavinium, du nom de sa nouvelle épouse trouvée sur place, Lavinia. Son fils, Ascagne, appelé aussi Iule (ce qui donnera plus tard « Jules »), prend sa succession et aurait fondé Albe la Longue vers le milieu du XII^e siècle av. J.-C., à une vingtaine de kilomètres de l'emplacement de la future Rome. Douze rois se seraient ensuite succédé jusqu'au VIII^e siècle av. J.-C. à la tête d'Albe la Longue, tous descendants d'Ascagne (la dynastie des rois albins), mais il est probable que cette dynastie albaine ait été inventée de toute pièce *a posteriori* pour combler le vide chronologique entre Énée et Romulus.

Toujours selon la légende, un conflit éclate au début du VIII^e siècle av. J.-C. pour le contrôle d'Albe la Longue : le roi Numitor est renversé par son frère Amulius. La fille unique de Numitor, Rhéa Silvia, est contrainte par Amulius (son oncle, donc) de devenir une vestale, c'est-à-dire prêtresse du culte de Vesta, ce qui implique de faire vœu de chasteté. Amulius s'assurait ainsi que Numitor n'aurait pas de descendance susceptible de revendiquer un jour le trône... Mais Rhéa Silvia tombe enceinte de jumeaux : d'après ses dires et ce qui a été retenu par la légende, elle aurait été violée par le dieu Mars qui lui serait apparu sous forme humaine – plus prosaïquement, le viol a sans doute été commis par Amulius lui-même, ou bien par un homme soudoyé par Amulius. À la naissance des jumeaux, sans doute vers 770 av. J.-C., Amulius fait emprisonner Rhéa Silvia, coupable de sacrilège, et fait jeter les enfants au Tibre, enfants qui seraient donc des descendants à la fois de la déesse Vénus et du dieu Mars.

Pris de pitié pour les nouveau-nés, l'homme de main chargé de les noyer préfère finalement déposer les enfants dans un couffin sur les eaux du Tibre, pour leur donner une chance de survivre. Grâce à la décrue du fleuve, le couffin s'échoue assez rapidement sur un rivage, à l'ombre d'un figuier sauvage (*ficus*) situé juste devant l'entrée d'une grotte au-dessus de laquelle se dresse le mont Palatin. Attirée par les cris des bébés, une jeune louve ayant l'habitude de venir se désaltérer à cet endroit-là s'approche, les recueille et les allaite. Cette image célèbre des deux jumeaux allaités sous la louve apparaît pour la première fois en 296 av. J.-C. (sculpture, probablement en bronze, aujourd'hui disparue). Quant à la grotte, les Romains la nommeront plus tard « Lupercal », en référence à la louve (*lupa*), et en feront un lieu de culte important. Seuls habitants de ce lieu inhospitalier, le berger Faustulus et sa femme Larentia recueillent les jumeaux dans leur modeste cabane et les

élèvent comme leurs fils. Ils les prénomment Rémus et Romulus. À l'adolescence, ils deviennent à leur tour des bergers et semblent avoir été dotés d'une grande force physique. Celle-ci leur est bien nécessaire car, à cette époque, les bergers doivent fréquemment se battre contre des brigands et des voleurs de troupeaux. Les jumeaux prennent d'ailleurs la tête d'une bande de jeunes bergers. Lors d'affrontements avec des hommes de main du roi Amulius – qui contrôle toujours le pouvoir à Albe la Longue et dans ses environs –, Rémus est capturé. C'est à ce moment-là que Faustulus et Larentia se décident de dévoiler à Romulus la vérité sur ses origines, ce qui fait naître en lui une irrépressible envie de vengeance.

Document 1. La généalogie légendaire de Romulus et Rémus



La fondation d'une cité

Pour libérer son frère retenu prisonnier à Albe, Romulus fomente une révolte contre le vieux roi (et donc son grand-oncle) Amulius : il marche sur Albe accompagné de ses hommes tandis que, sur place, Rémus réussit à soulever la cité contre son tyran. Attaqué de l'intérieur et de l'extérieur, abandonné de tous, Amulius perd le pouvoir avant d'être finalement tué par Romulus. Les deux frères remettent ensuite leur grand-père Numitor sur le trône. La nouvelle des exploits des jumeaux fait le tour du Latium, et renforce rapidement

leur troupe avec l'arrivée d'autres jeunes bergers séduits par leur habileté et leur combat contre la tyrannie. Beaucoup de ces jeunes hommes sont dans la même situation que Rémus et Romulus : sans filiation établie ou exclus des partages successoraux, ayant du mal à trouver une femme et à se fixer, vivant difficilement de leurs modestes activités pastorales, ce sont des déracinés et des déclassés. N'ayant rien à perdre, ils les accompagnent dans leur nouvelle aventure : fonder une cité.

Les jumeaux choisissent de le faire à l'endroit où ils avaient été recueillis par la louve, mais les deux frères ne s'entendent pas sur l'emplacement précis à donner à la cité : tandis que Romulus et ses partisans veulent le faire sur la colline du Palatin, Rémus et les siens préfèrent la colline voisine de l'Aventin. Pour trancher le différend, ils conviennent de s'en remettre aux dieux, en guettant leurs signes à travers le vol des oiseaux, selon le rite traditionnel étrusque. Romulus aperçoit douze vautours, tandis que Rémus seulement six. Romulus revendique donc le soutien des dieux, mais Rémus rejette cette interprétation car il dit être le premier avoir vu passer les oiseaux...

Romulus est cependant déjà en train de fonder la cité, sur le Palatin donc, et là encore en utilisant un vieux rituel étrusque. Selon la légende, la scène se passerait exactement le 21 avril 753 av. J.-C. (qui deviendra le point de départ du calendrier romain). Vêtu d'une toge blanche, Romulus trace au sol un sillon, à l'aide d'une charrue au soc de bronze tirée par un couple de bœufs blancs : ce sillon, qui fait le tour du Palatin, dessine la forme carrée des futures murailles de la cité. Au centre de chacun des côtés, le soc de la charrue est levé pour laisser l'emplacement des quatre portes de la ville. Les limites de la future cité sont ainsi concrètement marquées : elles constituent ce que les Romains appelleront plus tard le *pomerium*, c'est-à-dire une frontière sacrée et symbolique qui délimite une zone à l'intérieur de laquelle s'exercent des tabous religieux (interdiction d'enterrer des morts, interdiction formelle d'y porter des armes). Rémus, qui n'a pas accepté le verdict des dieux, vient narguer son frère : il enjambe le sillon qui vient d'être tracé, pour montrer que la ville est facile à prendre. Romulus, qui ne veut pas laisser impuni un tel sacrilège, tue son frère en prononçant ces paroles : « ainsi périsse à l'avenir quiconque franchira mes murailles »³. S'ensuit un affrontement (au cours duquel Faustulus est tué) qui permet à Romulus d'éliminer tous les partisans de Rémus et de s'imposer comme le seul chef : la nouvelle cité prend alors le nom de Romulus, c'est-à-dire *Roma* ou Rome. La cité est ici à comprendre comme une communauté humaine soudée par des mêmes idéaux et valeurs, et certainement pas du point de vue urbain puisque Rome n'est alors encore qu'un très modeste village paysan.

3. Le poète Ovide donne cependant une version différente : d'après lui, c'est par ignorance que Rémus aurait franchi accidentellement le sillon ; il aurait alors été tué par un coup de bêche donné par un homme de Romulus nommé Celer.

Document 2. La fondation de Rome selon Tite-Live

« Le destin exigeait sans doute la fondation d'une grande ville et l'avènement de la plus grande puissance du monde après celle des dieux. Ce n'est pas sans motif que les dieux et les hommes ont choisi cet emplacement pour fonder Rome : des collines très saines, un fleuve par où descendent les produits de l'intérieur du pays et accessible au commerce maritime ; enfin une situation unique au centre de l'Italie [...].

Victime d'une violence, la vestale Rhéa Silvia mit au monde deux jumeaux, et soit par bonne foi, soit par désir d'ennoblir sa faute en la rejetant sur un dieu, elle attribua à Mars cette paternité suspecte. Mais ni les hommes ni les dieux ne mirent les enfants à l'abri de la cruauté du roi Amulius. Il donne l'ordre d'enchaîner la prêtresse et de jeter ses enfants dans le fleuve [...]. Une tradition constante affirme que le berceau où les enfants étaient exposés commença par flotter ; puis que les eaux baissant le laissèrent à sec ; qu'une louve, poussée par la soif hors des montagnes environnantes et attirée par les cris des enfants, tourna ses pas vers eux, et, se baissant, leur présenta ses mamelles avec tant de douceur qu'elle les léchait à coups de langue quand le berger du roi les découvrit. Il les emporta dans son étable et les fit nourrir par sa femme, Larentia [...].

Romulus et Remus conçurent le projet de fonder une ville à l'endroit où ils avaient été abandonnés et élevés. À cette espérance vint s'ajouter l'ambition de régner. Étant jumeaux, l'ancienneté d'âge ne pouvait rien décider entre eux. Ils en appelèrent donc aux dieux protecteurs de ces lieux : c'était à eux de désigner par des augures celui qui donnerait son nom à la cité nouvelle, la fonderait et en aurait le gouvernement. À cet effet, Romulus choisit le Palatin et Remus l'Aventin comme emplacements pour prendre les augures. Ce fut d'abord Remus qui obtint, dit-on, un augure : six vautours. Il venait de le signaler quand le double de vautours se présenta à Romulus. Chacun d'eux fut proclamé roi par son groupe. Les uns invoquant la priorité du présage, les autres, le nombre des oiseaux. On disputa, on en vint aux mains : les colères dégénérèrent en luttes meurtrières. C'est alors que dans la bagarre Remus tomba, frappé à mort. Romulus resta donc seul maître au pouvoir et, après sa fondation, la ville prit le nom de son fondateur. Une autre tradition plus répandue prétend que pour narguer son frère, il aurait d'un saut franchi les nouvelles murailles et que Romulus, dans sa colère, l'aurait tué en s'écriant : « périsse ainsi quiconque franchira mes remparts ».

Source : Tite-Live, *Histoire romaine (Ab urbe condita)*, I, 1 ; 4 ; 6-7. Traduction CUF.

Un monde méditerranéen en mouvement au VIII^e siècle av. J.-C.

Rome est née dans un monde où les hommes, les marchandises, les cultures circulent déjà beaucoup, non seulement à l'échelle de la Méditerranée mais aussi à celle de la péninsule italienne. Rien d'étonnant, donc, à y trouver des

points communs culturels et religieux. Les peuples et les territoires de la Méditerranée sont en effet déjà en contact et ne vivent pas cloisonnés les uns des autres au VIII^e siècle av. J.-C. Les échanges commerciaux sont très dynamiques d'un bout à l'autre du bassin méditerranéen. Des commerçants grecs sont ainsi attestés en Syrie, en Palestine ou bien encore à Chypre, tandis que les premières amphores d'huile venues de Grèce font leur apparition en Occident, jusque sur les côtes espagnoles, et étaient vraisemblablement transportées par des navires corinthiens. Depuis le X^e siècle av. J.-C., c'est la civilisation phénicienne, sur la côte de l'actuel Liban, qui contrôle une grande part du commerce maritime. Sur leurs bateaux, d'habiles marchands diffusent des objets en verre ou en métal et des étoffes précieuses.

Un peu partout dans cette partie orientale de la Méditerranée, que ce soit dans le monde grec ou en Phénicie, la population est en croissance rapide ce qui nourrit des envies de grand large chez les plus aventureux ou les plus motivés. C'est ainsi que débute un vaste processus de colonisation, consistant à aller créer des cités ailleurs (qui prennent le nom de colonies) à partir d'une cité mère. Les fondateurs amènent avec eux leurs traditions, leurs dieux et leurs cultes : c'est un facteur essentiel de la circulation culturelle et religieuse à travers toute la Méditerranée, et de la constitution de véritables diasporas. À l'étroit sur une mince bande littorale, les cités-États phéniciennes de Byblos, Tyr ou encore Sidon, confrontées à un épuisement de leurs ressources, poussent les plus courageux de ses habitants à s'installer sous d'autres cieux. C'est ce que fait une femme nommée Didon. Partie de Tyr avec quelques compagnons, elle fonde Carthage, « la nouvelle ville », en 814 av. J.-C. sur les rivages de l'actuelle Tunisie. Dès le VIII^e siècle av. J.-C., la soumission de la Phénicie aux Assyriens fait de Carthage une cité indépendante. Sur les rivages de l'Afrique du Nord et à l'ouest de la Sicile, elle devient même la protectrice des autres comptoirs phéniciens occidentaux. En contrôlant le détroit stratégique des Colonnes d'Hercule (Gibraltar), elle s'assure le monopole du commerce maritime avec l'Atlantique et les îles britanniques riches en étain. Puissance dominante du bassin occidental de la Méditerranée, elle s'établit également dans les îles des Baléares, de la Corse et de la Sardaigne.

Les cités grecques connaissent un phénomène similaire. Trop à l'étroit sur des territoires pauvres en ressources et soumises à des tensions sociales et politiques internes, elles sont nombreuses à fonder des nouvelles cités. La plupart de ces colonies sont fondées en « Grande Grèce » (sud de l'Italie et Sicile), à l'image de Syracuse fondée par Corinthe en 734 av. J.-C. ou bien encore de Tarente créée par Sparte à la fin du VIII^e siècle av. J.-C. Pithécusses, fondée par Chalcis peut être en 770 av. J.-C., semble être la plus ancienne colonie grecque. D'autres secteurs géographiques sont concernés : le nord de la mer Égée (colonies fondées par Chalcis), la côte illyrienne de la mer Adriatique et, secondairement, la côte syro-phénicienne où sont implantés des comptoirs commerciaux (*emporía*).

Zoom – La fondation de Carthage en 814 av. J.-C. : des points communs avec la légende de Rome

Selon la date retenue par la légende et reprise par la plupart des historiens, c'est en 814 av. J.-C. que Didon (appelée aussi Éliissa), fille du roi de Tyr, est contrainte de fuir sa cité, après l'assassinat par son frère de Siharbas, son oncle qu'elle avait épousé. Elle prend la mer avec d'autres compagnons, passe par Chypre puis accoste sur les côtes tunisiennes actuelles où elle fonde une nouvelle cité avec l'accord du roi local, un certain Larbas ou Hiarbas qui lui promet une terre « grande comme la peau d'un bœuf ». Le prenant au mot, elle découpe cette peau de bœuf en fines lanières, ce qui lui permet d'avoir un terrain beaucoup plus grand que prévu...

Ce processus, connu pour l'essentiel par des sources littéraires romaines, semble avoir des liens avec l'histoire de Rome. En effet, la création de la nouvelle cité se fait selon des rites religieux précis qui ne sont pas sans rappeler celui du *pomerium* romain. Didon s'empresse de délimiter précisément les limites de sa future cité, mais, sur ce premier terrain, on trouve un crâne de bœuf. Face à ce mauvais présage, Didon préfère alors choisir un autre lieu : c'est la colline de Byrsa, sur laquelle, de surcroît, on trouve un crâne de cheval, considéré comme un excellent présage. Par ailleurs, Virgile, dans l'*Énéide*, affirme qu'Énée et Didon auraient vécu une histoire d'amour, mais ce que contestent la plupart des autres auteurs antiques : Énée, avant d'accoster en Italie, aurait été dévié par une tempête sur les côtes carthagoises où Didon l'aurait accueilli. Les dieux, ensuite, obligent Énée à quitter son amoureuse pour aller accomplir son destin : fonder en Italie une nouvelle cité qui deviendra un empire.

À l'échelle de ces vastes processus en Méditerranée, Rémus, Romulus et leurs compagnons, isolés avec leurs troupes dans le Latium, apparaissent ainsi très secondaires. C'est aussi vrai à l'échelle de la péninsule italienne. Quand Rome est fondée au milieu du VIII^e siècle av. J.-C., elle n'est alors qu'un modeste village au sein d'une Italie d'une très grande hétérogénéité, composée de plusieurs dizaines de peuples, appelés italiques ou « primitifs » : Ligures, Vénètes et Ombriens au nord, Sabins et Latins dans le centre, Samnites en Campanie ou encore Sicules en Sicile. Ces peuples vivent indépendants les uns des autres, sur leurs propres territoires, parlent leur propre langue et pratiquent leurs propres cultes. Même s'ils se font fréquemment la guerre, cela n'empêche nullement les échanges commerciaux et les contacts culturels. Parmi tous ces peuples, deux sont particulièrement importants à la fois par leur influence politique et par leur culture, les Étrusques et les Grecs :

- Les Étrusques occupent le nord de la péninsule, dans la plaine du Pô, et s'étendent vers le sud jusqu'en Toscane ; la région qu'ils dominent est appelée l'Étrurie. Présents en Italie depuis le x^e av. J.-C. (âge du bronze), leur origine n'est pas clairement établie ; ils semblent être venus d'Asie mineure, ce qu'atteste sans doute leur langue, très différente de toutes les